

Après-midis des cartels éphémères

François Terral

Survaloriser, dévaloriser *

Qu'est-ce qu'on paye en psychanalyse ? Qui ne s'est pas posé cette question ? Elle est souvent accompagnée d'une quasi-certitude concernant la valeur de ce paiement, une certitude qui la fixe souvent largement au-dessus de la réalité, et ce quel que soit le calcul : prix de la séance, coût global de la cure, sans parler du temps qu'il faut y consacrer. Alors, question : le sujet aurait-il cette tendance à rendre d'emblée la démarche inaccessible pour lui ? Disons qu'il n'est facile pour personne de soutenir son désir de savoir, son désir de changer les choses, changer ce destin que nous fait l'inconscient. Aussi bien, tout est bon à prendre pour se donner une ultime raison de ne pas s'y risquer, voire de ne pas s'y risquer jusqu'au bout.

Freud sur ce point savait remettre les choses à leur place. Il le fait en une formule directe : « [...] une psychanalyse couronnée de succès, [c'est] une bonne affaire ¹ » ; dit autrement, la dynamique de jouissance instaurée par le symptôme est telle qu'elle se paye beaucoup plus cher, y compris financièrement, que ce qu'il s'agit d'engager dans un tel travail. « [...] les frais occasionnés par une psychanalyse ne sont qu'en apparence excessifs », dit-il dans ce même texte qui concerne le début du traitement – et je souligne les termes très précis de Freud : *en apparence excessifs*. Cette apparence excessive est le fruit de l'imagination du sujet dans son rapport au désir inconscient. C'est lui qui la foment, contre lui-même, dans une logique dont on peut dire que la finalité est de résistance, non sans quelques bénéfices de jouissance évidemment.

Freud dit bien qu'il avait cru un temps pouvoir contourner la difficulté en proposant un paiement à la plus directe portée du patient. Il visait alors le fait, je le cite, de « travailler autant que possible sans résistances ² ». Mais la logique de l'inconscient étant ce qu'elle est, c'est l'inverse qu'il obtint, soit, dit-il, une « énorme augmentation des résistances », et aucun des « avantages espérés », c'est à lire toujours dans le même texte.

Dimensions paradoxales donc auxquelles cette question du paiement nous confronte. Elles s'éclairent sans doute d'être articulées au contexte même de l'analyse – celui de la demande du patient et du transfert comme mise en acte de l'inconscient, contexte qui ne manque de ramener le sujet à son lien au langage. Mais alors, comment permettre au patient de devenir analysant ? Soit celui qui consent à inscrire sa parole dans un lien social profondément différent de tout ce qu'il a connu. Il est, ce lien social, rendu possible par le désir de l'analyste. Il est celui à partir duquel l'analysant va pouvoir en apprendre un peu sur ce qu'il en est de son rapport inconscient au désir et à la jouissance.

Revenons un instant à ce que disait Freud : « [...] les frais occasionnés par une psychanalyse ne sont qu'en apparence excessifs. » C'est une bonne affaire, nous dit-il... Cela peut se traduire par le fait que ce qu'on a payé en psychanalyse, au regard de ce qu'on y a gagné, est finalement peu de chose. Le plus souvent, il aura fallu un parcours mené à son terme pour prendre pleinement acte d'un tel renversement de perspective qui concerne autant l'argent que le temps.

Ainsi, que ce parcours puisse sembler fort coûteux – sauf à son terme donc, et aussi à la faveur de quelques moments cruciaux –, je propose de considérer que cela tient aux effets de la prise du sujet dans le langage. Autrement dit, la chose est de structure et il en va du rapport du sujet à son désir, donc à l'objet de sa jouissance. De manière intéressante, Lacan propose d'articuler à ce point l'idée de dignité, soit là où pour chacun s'affirme une valeur de soi, ou en soi, intrinsèque et unique, une valeur qui justement ne saurait faire l'objet d'aucun échange, une valeur sur laquelle l'écoulement du temps n'aurait aucun effet.

Revenons au séminaire sur le transfert, puisque c'est là qu'il en parle. Cela doit nous aider à toucher à un des niveaux essentiels de notre thème. Dans les détours que Lacan prend pour fonder son élaboration du transfert, il rappelle la nature particulière du rapport du sujet au langage. Thèse fort connue : le signifiant est ce qui représente le sujet, pour un autre signifiant. Il n'y a d'être parlant, certes dans des styles les plus divers, la clinique en rend compte, que dans et par cette épreuve de la prise de parole, que dans et par l'engagement à soutenir ce que Lacan nomme le « glissement infini ³ » des signifiants, le signifiant renvoyant à un autre signifiant, ratant alors la possibilité de dire le fin mot du sujet, de ne pouvoir le fixer, le désigner, sous un signifiant.

Au moment de se dire, le sujet disparaît, subissant, dit Lacan, « la marque de la chaîne signifiante ⁴ ». Parler, se dire, serait-il une épreuve sans

fin ? Il n'en est rien bien sûr, car, comme on le lit, toujours dans cette leçon, « ce dont il s'agit dans le désir, c'est d'un objet, non d'un sujet ⁵. » S'il en va des contingences propres à chacun, l'expérience du rapport à l'objet du désir peut être dite radicale au sens où elle s'accompagne d'un effet de certitude pour le sujet, un « Je suis ça » enraciné dans son être, et qui s'impose. « Un objet peut prendre ainsi par rapport au sujet cette valeur essentielle [...], dit Lacan. Le sujet lui-même s'y reconnaît arrêté, [...] fixé. [Il ajoute :] Dans cette fonction privilégiée, nous l'appelons *a*. Et c'est dans la mesure où le sujet s'identifie au fantasme fondamental [puisque c'est de cela qu'il s'agit] que le désir comme tel prend consistance ⁶ [...]. » Ceci s'approche dans la parole de ce patient qui au terme d'un long périple dans un pays étranger, marqué par quelques douloureux moments d'errance (on pourrait dire de glissement...), s'entendra dire en séance : « Finalement ce voyage, c'était moi. » C'est dire le poids et la valeur pris par cette expérience, mesurés dans l'après-coup, et donc inscrits dans un rapport à la perte.

Entrons plus avant dans le texte de Lacan. C'est à la fin de cette même leçon du 1^{er} mars 1961 qu'il oppose l'expérience du sujet de la parole à la « survalorisation », c'est son terme, qu'y prend l'objet de son désir. D'un côté : expérience d'effacement, de disparition, de déchéance, autant de termes qu'utilise Lacan pour dire ce que le sujet encaisse (c'est aussi son terme, en un seul mot...). De l'autre, il nous dit : « Ce qui arrive à l'objet est justement le contraire. [...] cet objet, lui, est survalorisé. Et c'est en tant qu'il est survalorisé qu'il a la fonction de sauver notre dignité de sujet, c'est-à-dire de faire de nous autre chose qu'un sujet soumis au glissement infini du signifiant. Il fait de nous autre chose que le sujet de la parole, [...] ce quelque chose d'unique, d'inappréciable, d'irremplaçable [...], qui est le véritable point où nous pouvons désigner ce que j'ai appelé la dignité du sujet ⁷. »

Quand Lacan emploie ce terme de dignité, on comprend qu'il s'accompagne le plus souvent de l'idée d'une prise en compte du poids du réel. Elle passe par la reconnaissance d'une limite au pouvoir que le sujet exerce sur sa vie. Sauf qu'avec cette position de dignité, nous ne sommes pas dans une logique de soumission. Il y a toujours dans son affirmation la marque d'un refus que soutient le sujet, un « je ne suis pas que cela » qui s'affirme. Cette affirmation est aussi attente : attente que l'Autre reconnaisse et respecte le sujet dans sa position. On pourrait dire qu'un des enjeux de l'analyse est, pour l'analysant, de savoir peser ce refus et cette attente. Car il se pourrait qu'elle joue contre lui, voire finisse par s'opposer au débouché de son parcours.

Cela en dit long bien sûr sur le sort de l'être parlant et sur son intime rapport au langage... Un point de perspective en est donné un peu plus loin

dans ce même séminaire quand Lacan souligne que, « au *que suis-je ?*, il n'y a pas d'autre réponse au niveau de l'Autre que le *laisse-toi être*. Et toute précipitation donnée à cette réponse, quelle qu'elle soit dans l'ordre de la dignité, enfant ou adulte, n'est que ce dans quoi je fuis le sens de ce *laisse-toi être* ⁸. » J'avance à partir de là.

D'abord, pour revenir à notre point de départ, je dirais que s'éclaire cette tendance à survaloriser ce qu'on paye dans une analyse, non sans lien avec cette propension à l'excès concernant son coût dont parlait Freud. Elle a donc ses raisons logiques, sa fonction n'est pas seconde et elle dépasse ces seules questions de paiement dans l'analyse, vous l'aurez compris, voire de gestion du budget que consent à allouer le patient à son travail. Mais s'il fallait donner une autre perspective, je dirais que cette propension à l'excès concerne aussi l'appréhension de la durée de l'expérience. Et pour cause, l'éprouvé d'un inaboutissement infini qui marque le rapport à la parole au moment de se dire, a tôt fait de pousser le sujet à considérer, en toute logique, qu'il n'en finira jamais – voire, version très concrète de la chose, qu'il lui faut beaucoup plus de temps que ne lui laisse l'analyste pour sa séance. Pour autant, je veux souligner que cette survalorisation n'est pas sans lien avec la dimension de l'éthique, au sens où elle témoigne d'une marge de manœuvre du sujet. Être « autre chose que le sujet de la parole », pour reprendre ces termes forts de Lacan, n'est-ce pas avant tout être responsable de sa position de parlant ? Être autre chose que le sujet de la parole, fût-il paré de sa dignité, pousse à prendre acte, soit faire un choix, un choix libre, indifférent à toute validation venant de l'Autre.

Enfin, un des enjeux majeurs pour celui qui devient analysant est que cette survalorisation de l'objet ne l'empêche pas, pour peu qu'il y consente, de se confronter à sa nature d'objet perdu, de prendre acte du réel de l'objet qui cause son désir, dit autrement de son impossible. C'est ce qui lui permettra de toucher à toute la valeur du parcours qui est le sien et celle de ses effets de dévalorisation de jouissance, terme de Lacan dans la conférence de 1975, « Joyce le symptôme », dévalorisation, soit, on le devine, le chemin inverse à toute survalorisation de l'objet.

En effet, dévaloriser la jouissance, nous dit Michel Bousseyroux, et je conclus sur ces éléments, c'est obtenir qu'elle perde sa valeur fantasmatique. Je le cite plus longuement, voyez comment il précise la chose : « Quelle est cette valeur fantasmatique de la jouissance ? Elle consiste à attribuer, à imputer la jouissance à l'Autre. Le fantasme fait accroire que l'Autre jouit, *veut jouir*. Le névrosé, dans son fantasme de névrosé, impute à l'Autre la volonté de jouir de sa castration [...]. *L'Autre veut jouir de moi*,

de ma castration, donc il existe : tel est l'axiome du fantasme⁹. » On voit là que s'agissant du rapport au paiement des séances, puisque notre thème s'y intéresse aussi, l'analyste peut être ramené par l'analysant, et c'est un moment toujours compliqué dans le travail, à cette place qui se résumerait à jouir de son argent, voire de son être.

Dévaloriser la jouissance, c'est donc permettre que le symptôme soit autre chose qu'une fonction de jouissance – ce que Lacan nomme sinthome. Rien d'automatique dans la démarche, bien évidemment... tant il est vrai que l'objet et la jouissance que le sujet en tire peuvent lui en boucher¹⁰ l'issue. Cette expérience de jouissance, en effet, il n'hésitera pas à la soutenir, y compris au nom de sa dignité de sujet, laquelle peut le pousser à se faire équivaloir à l'objet de son désir. Or, payer en psychanalyse, je crois qu'il nous faut considérer que c'est toujours payer pour perdre... et donc ne perdre aussi rien de moins que sa dignité, celle que nous indiquait Lacan, celle qui procède de cette survalorisation de l'objet comme réponse à l'effet d'effacement propre à l'acte de parole. C'est dire si l'expérience peut être cruelle et la place de l'analyste essentielle et décisive, certes comme semblant d'objet dans le discours analytique, mais aussi comme discret compagnon de route.

* ↑ Texte présenté lors de l'après-midi des cartels éphémères à Clermont-Ferrand le 1^{er} octobre 2022.

1. ↑ S. Freud, « Le début de traitement » (1913), dans *La Technique psychanalytique*, Paris, PUF, 1997, p. 92.

2. ↑ *Ibid.*, p. 91.

3. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VIII, Le Transfert*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 206. Dans la version *Staferla* du séminaire, à la page 97, Lacan parle aussi du glissement « indéfini ». Mais c'est le terme infini qui revient le plus souvent.

4. ↑ *Ibid.*, p. 206.

5. ↑ *Ibid.*, p. 207.

6. ↑ *Ibid.*, p. 206.

7. ↑ *Ibid.*, p. 207.

8. ↑ *Ibid.*, p. 288.

9. ↑ M. Bousseyroux, « Au commencement, le symptôme. À la fin, le sinthome ou... ? », *Mensuel*, n° 101, Paris, EPFCL, juin 2015, p. 32.

10. ↑ Cf. M. Bousseyroux, « Bouchon du réel et débouché de l'analyse », *Wunsh*, n° 10, Bulletin international de l'École de psychanalyse des Forums du Champ lacanien, 2011, p. 33-35.